

Richard
McCANN

LA MÈRE
DES
CHAGRINS

ROMAN

Traduit de l'anglais (États-Unis)
par Anne Damour

*Traduit avec le concours
du Centre national du livre*



Titre original :
Mother of Sorrows

Éditeur original :
Pantheon Books, New York

© Richard McCann, 2005

ISBN original : 0-679-41176-3

Pour la traduction française :
Éditions des Deux Terres, septembre 2006

ISBN : 2-84893-032-2

Le Code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelque procédé que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du Code de la propriété intellectuelle.

www.les-deux-terres.com

POUR MIMI
Mon premier mot
Le premier amour de ma vie

« Et quand sa mère entra, comme en un songe,
Dans l'armoire muette un verre tressaillit.
Elle sentit combien la trahissait la pièce
Et embrassa son garçon : "Es-tu là ?..."
Puis tous deux regardèrent anxieux le piano
Sur lequel, bien des soirs, elle jouait ce lied
Dont l'enfant devenait étrangement captif. »

Rainer Maria Rilke, *Pris à une enfance*,
Gallimard, Bibliothèque de la Pléiade,
traduction Jean-Claude Crespy.

CRÊPE DE CHINE

Tous les soirs, après le dîner, mon père descendait s'installer à son établi pour y fabriquer des maisons d'oiseaux avec les chutes des lambris de notre sous-sol. Il était expert en maisons d'oiseaux, disait ma mère. Sa préférée était une reproduction en miniature de notre maison de plain-pied, avec une minuscule baie vitrée en Plexiglas, une porte d'étable peinte en rouge et un toit de bardeaux. J'y ai mis beaucoup d'amour, dit-il le soir où il la termina.

Mon frère, Davis, partit dans sa chambre écouter Radio Moscou sur son poste à ondes courtes. Moi, je débarrassai la table.

« Viens près de moi, mon fils, dit ma mère. Faisons comme si le temps s'arrêtait. »

Elle me dit que j'étais son meilleur ami. Elle me dit que j'avais le cœur à la comprendre. Elle avait quarante-six ans. J'en avais neuf.

Assise à la table, tenant sa cigarette en l'air, elle

semblait attendre d'être prise en photo. « T'ai-je raconté l'histoire de ma théière ? » demanda-t-elle, soulevant la théière de Limoges posée sur la table. Elle lui avait été offerte par sa mère, que nous appelions Chérie – *Ma petite Chérie, ma Chérie à moi, la plus Chérie d'entre nous*. Chérie venait d'entrer dans une maison de repos à la suite d'une dépression, après avoir fait don d'une partie de ses possessions les plus précieuses. Lorsqu'elle mourut chez elle quelques mois plus tard – elle avait regagné sa petite maison de pierre décrépie à Brooklyn, où elle dormait sur un lit pliant au sous-sol –, ma mère découvrit qu'elle avait laissé un testament olographe entièrement rédigé en distiques : « J'ai dépensé à loisir / Cherchant l'amour et le plaisir. »

« Non, dis-je à ma mère en examinant le couvercle orné d'un cercle d'or de la théière, tu ne me l'as pas racontée. »

À la vérité, ma mère m'avait déjà parlé de presque tout, alors. Mais je voulais tout entendre à nouveau. Quelle histoire, à Carroll Knolls – notre parcelle ensoleillée de pavillons de brique identiques –, aurait pu rivaliser avec celles que ma mère faisait surgir de sa vaisselle en porcelaine, de son service à thé dépareillé en argent ou de la boîte à bonbons violette Louis Sherry où elle conservait ses petits bouquets de fleurs séchées ? Je voulais vivre dans le bercement de sa voix, douce et nostalgique, l'entendre ressusciter les lointaines soirées de son enfance, ces nuits où elle atten-

daît que ses parents rentrent en taxi de leurs réceptions, ces nuits où ils habitaient encore la plus grande maison de Carroll Street, ces nuits antérieures au divorce de ses parents, avant que son père ne se soit mis à boire.

Elle murmurait des mots magiques, crêpe de Chine, Sherry Netherland, Havilland, Stork Club, argent repoussé...

Soir après soir elle me racontait ses histoires.

Soir après soir je la regardais fumer à la chaîne ses Parliaments, écrasant les mégots tachés de rouge à lèvres dans un cendrier de cristal. Nous étions assis à la table à moitié débarrassée tels deux aristocrates déchus pour qui un mot prononcé au hasard devient soudain le bouton d'une minuterie qui éclaire brièvement un long couloir de souvenirs – si long, à vrai dire, que la minuterie doit être actionnée plusieurs fois avant qu'ils n'atteignent la porte de leur chambre.

Elle disait que sa mère avait un jour dansé avec le prince de Galles.

Elle disait que son père avait serré la main de Frank Delano Roosevelt et celle d'Al Capone.

Elle disait qu'elle-même était jadis tout le portrait de Merle Oberon.

Pour le prouver, elle me montrait des photos prises lors de son premier mariage, quand elle avait à peine vingt ans. Sur chacune, elle avait déchiré l'image de son ex-mari, se retrouvant ainsi le plus souvent près

du bord déchiqueté, si bien qu'une partie de son corps – peut-être l'endroit où il posait sa main sur son bras – avait parfois disparu elle aussi.

Elle disait que la vie était à parts égales bonheur et chagrin.

Elle disait qu'elle avait tenu un journal dans sa jeunesse, dans lequel elle notait les scénarios de ses films préférés.

Elle disait qu'avec de la chance j'hériterais moi aussi du don de la conversation.

Quand j'étais petit, elle me lisait *Bonsoir, lune*¹. *Bonsoir, personne. Bonsoir, bouillie. Et bonsoir, la vieille dame qui murmure « chut ».*

Sinon, elle ne me lisait pas de livres pour m'endormir. Elle ne me racontait pas de contes de fées.

À défaut, elle venait le soir dans ma chambre me raconter des histoires qui commençaient ainsi : *En ce temps-là, j'avais une brosse et un peigne en or. En ce temps-là, mes parents ressemblaient à Scott et Zelda Fitzgerald. En ce temps-là, je montais un poney dans Central Park. En ce temps-là, j'avais un manteau de renard argenté.*

Ce qu'elle me disait, assise au bord de mon lit le soir : « Je suis née coiffée. Cela signifie que j'ai un sixième sens. »

Ou, en effleurant ma joue de son poignet parfumé : « C'est "Shalimar". »

Ou, fredonnant doucement : « Est-ce que tu connais

1. *Bonsoir, lune*, conte pour enfants de Margaret Wise Brown.

cette chanson ? Connais-tu : *When I Grow Too Old to Dream, I'll Have You to Remember*¹ ? »

Ou parfois quand elle toussait – sa « toux nerveuse », sa « toux de fumeuse » –, elle disait : « Un jour, lorsque je ne serai plus là, tu entendras une femme tousser ainsi, et tu croiras que c'est moi. »

1. Paroles de Hammerstein, auteur des plus célèbres comédies musicales de l'époque (années 40-50). En français : « Quand je serai trop vieille pour rêver / C'est toi qui empliras mes souvenirs. »

LES VÊTEMENTS DE MA MÈRE :
L'ÉCOLE DE LA BEAUTÉ
ET DE LA HONTE

Comme toutes les maisons d'angle de Carroll Knolls, celle de notre bloc était tournée vers l'intérieur, une anomalie voulue par le promoteur de notre lotissement qui, en manque de fonds, avait cherché la diversité sans investissement supplémentaire. Les maisons à l'envers, ainsi que nous autres enfants les appelions, n'étaient pas très appréciées, peut-être parce qu'elles paraissaient trop ouvertes aux regards des passants, les croisées des chambres donnant sur les rues asphaltées en plein soleil. En réalité, c'étaient les autres maisons qui étaient exposées, avec leurs baies vitrées qui offraient des vues panoramiques de canapés Early-American et de lampadaires en fer forgé de style méditerranéen dont les globes veinés ressemblaient à des melons iridescents au bout de leurs chaînes. Afin qu'on ne nous voie pas en train de traverser en pyjama

la salle de séjour pour gagner la cuisine, nous devions baisser les stores vénitiens. La maison d'angle de notre bloc avait l'air de se cacher, comme si elle nous avait tourné le dos, dans un mouvement de supériorité ou de honte, refusant même de reconnaître le laisser-aller de son jardin tapissé de zoysias jaunissant. Après que ses premiers occupants eurent déménagé, elle était restée inoccupée durant des mois.

Au printemps, l'année de ma septième, elle fut vendue. En longeant la rue, au retour de l'école, je vis un camion arrêté au bord du trottoir. « Faites-y attention ! » criait une femme à un déménageur qui déchargeait une desserte. Il la regarda sans répondre. Le vernis était déjà écaillé sur les bords, comme si quelqu'un s'en était pris à elle en regardant la télévision. Puis un autre déménageur s'éloigna du camion chargé d'une bicyclette d'enfant munie d'un panier métallique fixé au-dessus de ses gros pneus arrière, des rubans de plastique colorés flottant à son guidon.

La femme me regarda. « Qu'est-ce que tu tiens dans ta main ? »

Je tenais une coquille Saint-Jacques dorée à la bombe et bordée d'un rang de fausses perles. Mme Eidus, le professeur d'art qui nous faisait classe tous les vendredis, m'avait montré comment m'y prendre.

« Un porte-aiguilles à chapeau, dis-je. Pour ma mère.
– C'est très joli. »

Elle parcourut la rue du regard comme si elle essayait de deviner dans quelle maison me caser.

« Je m'appelle Mme Tyree, dit-elle, et j'ai un fils à peu près de ton âge. Son papa va l'amener ici ce soir, dans la nouvelle Plymouth. Je parie que tu n'es jamais monté dans une Plymouth dernier modèle.

– Nous avons une Ford », lui répondis-je.

Je contemplais sa robe d'intérieur en léger coton imprimé de fleurs minuscules bleues et violettes, avec un rang de boutons blancs aussi gros que des gaufrettes Necco qui descendait jusqu'à l'ourlet. C'était le genre de femmes dont ma mère disait en se moquant qu'elles découpaient des recettes de cuisine dans *Woman's Day*. À travers notre baie vitrée, ma mère observait parfois les femmes du voisinage en train de disposer leurs chaises pliantes en cercle sur la pelouse de l'une ou de l'autre.

« Les voilà parties, disait-elle, l'habituelle réunion des Filles de l'Étoile d'Orient¹! » « À peine si on peut les qualifier de femmes, chuchotait-elle à mon père. Et regarde comment elles sont attifées! » Elle critiquait leur apparence – leurs écharpes de nylon criardes nouées sous le menton, leurs formes disgracieuses serrées dans des pantalons corsaire – jusqu'à ce que mon père, inquiet que mon frère Davis et moi puissions l'entendre, la supplie tout en pouffant : « Tais-toi, Maria, je t'en prie tais-toi ; ce n'est pas drôle. » Mais elle ne s'arrêterait pas, pas question. « Même pas trente

1. Organisation voisine des francs-maçons mais ouverte aux femmes. (NdT)

ans et on croirait qu'elles font partie des DAR¹ ! Elles portent leurs perles entre leurs seins au cas où le fil casserait ! »

Elle était la mère la plus âgée du pâté de maisons, mais elle était la plus chic, assise seule sur la pelouse de devant dans ses élégantes jupes à plis et ses pulls en cachemire, avec ses gros livres de poche, dont le dos s'était fendu à force de les lire. Ses cheveux étaient délicatement teints au henné, et ses taies d'oreiller empilées sur le dessus de la machine à laver paraissaient poudrées d'une poussière rouge. Elle avait autrefois vécu à New York.

Après le dîner, à la nuit tombée, j'allais rejoindre les autres enfants rassemblés sous le réverbère en face de la maison tournée à l'envers. Accroupi au milieu, Bucky Trueblood, un élève de cinquième qui avait un jour tordu les branches des lunettes de mon frère, décrivait le corps nu de sa mère, et nous les gosses du primaire étions pressés en rond autour de lui, la tête levée, comme si nous cherchions à repérer une lointaine constellation ou les chauves-souris dont Bucky disait qu'elles allaient s'accrocher à nos cheveux. J'étais assis sur le bord, une moitié de mon corps dans le halo de lumière, l'autre dissimulée dans l'obscurité. Quand Bucky décrivit le bout des seins de sa mère, qu'il avait aperçus au moment où elle se penchait pour l'embrasser le soir, tout le monde s'esclaffa ; mais

1. DAR : Daughters of the American Revolution.

quand il entreprit de détailler ses parties génitales, qu'il avait vues en laissant tomber un crayon par terre et en lorgnant sous sa chemise de nuit alors qu'elle avait allongé ses jambes sur un repose-pieds pendant qu'elle regardait la télévision, nous nous serrâmes tous nerveusement les uns contre les autres, aussi peu-reusement que si nous écoutions une histoire de fantômes, redoutant un danger dans la pénombre proche. « Je ne te crois pas », dit quelqu'un. « Je te le dis, répliqua Bucky, *ça ressemble à ça.* »

Je m'écartai lentement du cercle. De l'autre côté de la rue, une Plymouth de couleur crème était garée le long du trottoir. À la fenêtre éclairée d'une chambre, Mme Tyree accrochait des rideaux brise-bise. De l'autre côté du grillage, le nouveau garçon se tenait immobile dans son jardin. Je voyais son T-shirt blanc et l'ovale clair de son visage, un visage lointain dépourvu de traits dans la nuit. Au fond, devant la fenêtre ouverte de la chambre, sa mère manipulait avec précautions une cantonnière. Derrière moi les enfants étaient assis comme hypnotisés sous le réverbère. Bucky se leva d'un bond et montra du doigt le nouveau venu. « Hé, toi. Tu veux en entendre une vraiment *bonne* ? » Et avant même que les autres aient eu le temps de l'apercevoir, le garçon disparut aussi soudainement et totalement qu'un camarade de jeu imaginaire.

Le lendemain matin, comme nous attendions à l'arrêt d'autobus, il s'attarda près de la boîte aux lettres à

l'angle opposé, et ne traversa la rue qu'au moment où le bus jaune stoppa en ouvrant brusquement ses portes. Il se précipita alors à l'intérieur et s'assit à côté de moi. « Je m'appelle Denny », dit-il. Denny : un gosse trapu, au physique ingrat, qui, si ses parents étaient restés dans le Kentucky, aurait été garçon de ferme, mais qui à Carroll Knolls ne semblait appartenir à aucun monde particulier lorsqu'il passait devant la rangée de pavillons identiques, déambulant en salopette et tennis, avec ses cheveux d'un blond presque blanc coupés ras à l'exception d'une caractéristique particulière et disgracieuse, une houppe impeccablement ourlée à la lisière du front, qui ne s'élevait ni ne retombait et qu'il entretenait avec un soin jaloux comme si elle était la seule coquetterie qu'il s'autorisât.

Qu'est-ce qu'un étranger – un expert de passage, mettons – aurait pu qualifier de *beau* à Carroll Knolls, capable de susciter l'effroi et la joie ? Les maisons de brique bordées de guirlandes de Noël multicolores ? La vierge de plâtre enchâssée dans une niche grillagée entrelacée de roses en plastique qui ornait parfois un jardin en façade ?

Le printemps où Denny s'installa à Carroll Knolls, j'implorai mes parents de m'emmener dans un night-club, je les avais suppliés pendant des mois avec tant d'insistance, en fait, que l'été venu ils acceptèrent de m'y accompagner un dimanche en matinée. Assis à

l'arrière de notre break Ford modèle Country Squire, un nœud papillon rouge fixé à mon col, je regardai notre maison flotter comme un mirage derrière le rideau de pluie de l'arroseur. La porte de l'entrée s'ouvrit et une robe blanche frissonna dans les remous ascendants du mirage : ajustant ses lunettes de soleil, ma mère apparut sur le perron de ciment, remonta son épaulette et s'avança d'un pas chancelant sur la pelouse dans ses chaussures bicolores neuves. Puis mon père sortit à son tour et arrêta l'arroseur. Nous démarrâmes – la brise tiède à l'intérieur de la voiture était parfumée au Shalimar de ma mère –, passâmes devant les pavillons enclos dans leurs jardins grillagés ; devant la caserne des pompiers volontaires de Silver Spring et l'école primaire de Carroll Knolls ; devant le marchand de glaces de l'Ours polaire, avec ses panneaux de stuc blanc scintillant d'éclats de miroir ; devant un terrain d'argile rouge dégage au bulldozer où un panneau d'affichage terni annonçait « SI VOUS HABITIEZ ICI, VOUS SERIEZ DÉJÀ CHEZ VOUS À CETTE HEURE », jusqu'à ce que nous arrivions à la frontière de Washington, D. C. – une succession de boutiques en parpaings de spiritueux à prix réduit, un feu de circulation. Le feu passa au rouge. Nous stoppâmes. La brise cessa et Shalimar déserta l'atmosphère. Les gaz d'échappement se mêlèrent à l'odeur du goudron chaud. Un ivrogne titubait sur le trottoir, suivi par une vieille femme qui s'abritait du soleil sous une ombrelle orange, et de deux adolescents qui dribblaient à tour de rôle un ballon de

basket-ball. Ma mère abaissa le pare-soleil. « Verrouille ta porte », dit-elle.

Puis le feu changea, nous propulsant dans un autre pays. Le break fila le long d'avenues bordées d'ormes de Chine et de poiriers Bradford en fleur, parcourut des rues étroites et étouffantes où des familles de Noirs étaient assises sur des chaises de bois le long du trottoir, tangua sur les rails du tramway qui faisaient zigzaguer les pneus, longea Pennsylvania Avenue, dépassa la Maison Blanche ceinte de sa herse de lances métalliques, continua dans la Quinzième Rue, devant le département du Trésor, pour arriver enfin au Neptune Room, un bar situé au sous-sol d'un hôtel élégamment décrépi.

À l'intérieur, les murs étaient décorés de sirènes vulgairement colorées, allongées d'un air lascif sur des rochers sous-marins, et d'hommes-grenouilles contemplant avec envie à travers leurs masques de plongée une beauté qui leur était inaccessible sur la terre ferme. Sur scène, adossée au piano demi-queue, une *chanteuse* (comme l'appelait ma mère) clamait sa peine, ses poignets alourdis de bracelets en strass, semblable sous l'unique projecteur bleu à ces créatures, comme les sirènes, qui vivaient sous l'eau.

J'étais fasciné. Je serrais dans ma main mon cocktail Roy Rogers (similaire au Shirley Temple, mais sans la touche joyeuse, féminine de la grenadine). Au milieu de *The Man I love*, je me levai et me dirigeai d'un pas maladroit vers la scène.